

## Chapitre 52

*Si nous pouvions comprendre le chant de la Muse qui inspire les Indiens, nous saurions pourquoi il n'est pas désirable d'échanger leur sauvagerie contre notre civilisation.*

(H. THOREAU)

CUZCO, Pérou - 11 septembre

- Je n'ai jamais entendu parler de cette appellation, dit doucement leur hôte - un Péruvien, bien sûr. L'Eclair-de-vie, vraiment ?

Ils avaient fini de dîner, sur l'étroite table bancale de la cuisine - des pieds chromés piquetés de rouille, un dessus de formica craquelé sur ses lisières, le tout remontant aux années d'après-guerre, ou peu s'en fallait. Amaru avait fait du café et, la cuisse de Tefatu frôlant de temps en temps la sienne par mégarde, Stella baignait dans l'euphorie.

Pétrus avait raison sur toute la ligne, se disait-elle avec un enthousiasme grandissant. Ces gens-là étaient tout bonnement adorables. D'ailleurs, tous les étrangers qui avaient loué leurs services comme guides, par exemple, ne tarissaient pas d'éloges sur eux. Compétents, souriants, modestes. Les Péruviens, les Equatoriens, ainsi que l'ensemble des Amérindiens, au demeurant, étaient les gens les plus sociables de la terre. Pour trouver autre part une telle gentillesse, une telle sagesse, un aussi grand sens de l'accueil, il aurait fallu aller au moins jusqu'en Inde ou en Asie du sud-est - justement : leur patrie-sœur.

Quant à la tolérance... Chapeau ! Ainsi leur hôte, Amaru Borreta, ce Péruvien trentenaire, instituteur de son métier (dont le prénom avait troublé Tefatu, vu que certains de ses compatriotes Polynésiens portaient exactement le même) : il admettait sans se fâcher, avec un sourire paisible et même curieux, qu'une étrangère de vingt ans déboule chez lui, à Cuzco, dans son petit logement de la Calle nueva, et balance sur son pays, le Pérou, des théories jamais entendues... Un Européen ou un Etats-unien ne l'auraient pas supporté ; la discussion aurait vite dégénéré. Amaru, lui, ouvrait ses oreilles, gardait sans doute son quant-à-soi, comment savoir ? mais il avait au moins la courtoisie de ne pas le prendre mal. Ce côté *Exprimez-vous, ma chère, tous les goûts sont dans la nature* séduisait profondément Stella. Pour elle, c'était le signe d'une âme supérieure.

- *On te balancera des histoires de QI, petite*, disait Pétrus, tranchant et sûr de lui comme toujours, *pour évaluer une humanité soi-disant supérieure. Moi, je te le dis : le QI, tu peux lui chier dessus, il ne prouve strictement rien, à part le fait qu'un type est une machine à calculer un peu plus performante que son voisin. La seule supériorité à laquelle un être humain puisse prétendre, elle est fonction de son QS : son quotient de spiritualité.*

A l'époque, cela avait fait sourire Stella, qui croyait fermement au QI, lequel procure de bonnes notes à l'école, tandis que le QS, hein ? elle ne voyait pas du tout en quoi pouvaient consister ses effets pratiques ou gratifiants. Mais à présent, ici, au Pérou, au cœur même du Pérou, au cœur du cœur du Pérou qu'est El Cuzco, face à cet homme paisible, ouvert et souriant qui la regardait, elle comprenait parfaitement ce que Pétrus avait voulu dire, à savoir que l'intelligence, la science, ne sont à elles seules que des mécaniques sans âme. Avec une pointe de tristesse au cœur, elle se dit que c'était là, peut-être, ce que Tobie avait cherché à lui faire comprendre pendant ses dernières semaines de vie.

Amaru Borreta, comme beaucoup d'Indiens (Stella en était persuadée), connaissait sur l'histoire antique de son pays bien plus de choses que n'importe quel universitaire pluri-diplômé. Ils ne jugeaient pas utile d'en informer le monde, voilà tout. Chacun sait, d'ailleurs, qu'on n'a jamais écouté les Indiens que lorsqu'ils avaient la bonne idée de parler d'or ou de bijoux. Toutefois, lorsque Stella avait tenté de lui exposer le destin immémorial du Pérou comme Terre des Elus, le Péruvien avait eu une drôle de petite grimace triste.

- Je voudrais bien le croire, avait-il déclaré, mélancolique. Mais notre pays est surtout célèbre, de nos jours, pour ses scandales politiques. Nous avons eu, entre autres, un gouvernement qui a fait stériliser deux cent mille hommes et femmes, parmi les plus pauvres, bien sûr, en abusant de leur bonne foi. Sur notre sol s'installent des sociétés minières, souvent à moitié US-américaines, ou états-uniennes, comme on dit maintenant, qui polluent à grands coups de mercure l'eau des habitants du coin, sous prétexte d'extraire un or qui a déjà fait notre malheur. Les révolutions ont déraciné le petit peuple qui erre, coupé de ses *pacarinas*, ses dieux lares originels, si vous préférez, dans des bidonvilles malsains autour de la capitale. Quant à nos cultures, je veux dire l'agriculture, qui fait vivre une bonne partie d'entre nous, elles étaient jusque-là irriguées sans trop de peine par l'eau descendue des montagnes... Les voilà menacées par le réchauffement de la planète qui amenuise d'année en année les grands glaciers andins. Non, Stella. Si un jour les dieux nous ont accordé leur préférence, croyez-moi : ils nous ont bien oubliés depuis.

Intéressé malgré tout par leur quête peu ordinaire, Amaru accepta volontiers de les accompagner le lendemain, jour de congé pour lui, à la forteresse de Saqsayhuaman.

- Au plus bas du plus haut, avait-il répété, pensif, après Stella. Donc, tout en bas de la pierre la plus haute. Je demanderai à un de mes amis guides laquelle, exactement, est la plus haute. Ensuite, nous verrons sur place.

- Pouvons-nous y aller à pied ? avait demandé Tefatu.

- Pas de problème, si vous supportez l'altitude. Mais comme vous n'êtes pas là depuis longtemps, il vaut peut-être mieux prendre la voiture, d'autant qu'il faudra passer par l'OFEC, acheter pour vous un *boletín turístico*, sorte de ticket global valable pour plusieurs visites de monuments. On en profitera pour en prendre un pour Machu-Picchu et la Vallée sacrée, car je suppose que vous irez bien y faire un tour ? L'OFEC est sur l'Avenida Sol, la grande artère de Cuzco. On y trouve tout. Magasins, Poste pour le courrier, agences de change... Si vous avez besoin d'Internet, moi je vais rue Santa Teresa, près de la Plaza Recocijo : je vous montrerai.

Ni Stella ni Tefatu ne dormirent très bien cette nuit-là. La jeune femme n'avait pas osé prendre une vraie douche dans la cabine étroite installée un peu à tout vent au bout du couloir. Tefatu, lui, avait dû partager la chambre et le lit d'Amaru, chose que sa grande taille avait rendue plutôt acrobatique. Et puis il y avait cette promiscuité terrifiante, nouvelle, entre la jeune femme et le Polynésien, qui les étouffait - il n'y avait pas d'autre mot.

Un peu plus tard, devant les murs de la forteresse, Tefatu eut le souffle coupé d'une autre façon.

- Cela fait un choc, hein ? constata gentiment Amaru, quand on n'est pas habitué. Mais c'est idiot, ce que je dis. Elle me fait peur à chaque fois et pourtant j'y suis habitué : j'ai dû la voir des centaines de fois.

- C'est ce côté barbare, brut, tellement hors du temps, murmura Tefatu. Comment a-t-on pu croire que pareil monument était encore quasi-neuf à l'arrivée des Espagnols ? C'est absurde ! D'ailleurs, toute construction de type mégalithique appartient forcément à un passé très reculé. Ce truc-là a au moins l'âge de Stonehenge, au bas mot !

Ils se tenaient sur une petite hauteur, en surplomb des abruptes murailles qui, aussi brunes et puissantes à leur façon que les monts environnants - et aussi antiques, aussi terrifiantes à force d'*inhumanité* - se détachaient sur le vert frais et ingénu de l'herbe qui tapissait le sol. En bas, dans sa combe immémoriale, Cuzco étalait paresseusement ses toits de tuiles roses et ses clochers, tous deux d'inspiration espagnole, qui semblaient incongrus, frivoles, dans pareil écrin de montagnes farouches, et surtout aussi près de la puissante mâchoire de fauve de la forteresse de Saqsayhuaman.

- Les chroniqueurs espagnols en ont eu le vertige, dit complaisamment Amaru, fier de son patrimoine national. Sarmiento a écrit qu'il fallait le voir pour le croire, que pareille maçonnerie grandiose puisse exister. D'autres, comme Sancho de la Hoz, ont dit que la perfection dans l'assemblage des pierres enfonçait tout ce qui avait été construit de mieux en Europe, et même dans l'antiquité romaine. Garcilaso de la Vega, lui, a dit que les pierres de Saqsayhuaman sont des morceaux de montagne... Et Cieza de Leon, incrédule, lui aussi, écrit : « Je ne m'explique pas avec quels outils ils ont réussi à aplanir les montagnes et briser les rochers. »

- Il ne saurait l'expliquer, en effet, car ces murs n'ont pas été construits de main d'homme, dit nettement Tefatu, les yeux rivés sur la masse zigzaguante. Je sens *encore* ici la Volonté qui les a mis en place.

Stella eut un étrange petit sourire satisfait, mais ne dit mot.

- Que voulez-vous dire ? questionna Amaru, pas très surpris, au fond, lui non plus. Pas construits de main d'homme ?

- L'Esprit, source de toutes choses, seul éternel et indestructible en chacun de nous, répondit Tefatu.

- Paracelse le dit, ajouta doucement Stella. « L'esprit humain est si grande chose qu'aucun homme ne peut l'exprimer ; comme Dieu lui-même est éternel et inchangeable, de même aussi est le mental de l'homme. Si nous avons une juste compréhension de ses pouvoirs, rien ne nous serait impossible sur terre. » La Volonté à l'œuvre ici avait assurément une juste compréhension de ses pouvoirs spirituels. Nous, à côté, bien sûr...

Amaru eut à son tour un bref sourire satisfait.

- Ces murs-là ont dû être capables de soutenir un assaut colossal, enchaînait déjà le Polynésien, dont les traits étaient durcis par la concentration. Et je ne parle pas d'un assaut militaire, bien entendu. Quand tu me parlais du point d'arrivée d'un courant exceptionnel, Stella, à quel point de départ pensais-tu ?

- Le dolmen d'Antequera, répondit Stella. Il y a sans doute eu un relais tellurique aux Canaries, là où on a dressé les pyramides... Et puis pof ! Tout droit à travers l'océan, jusqu'ici...

- En passant par Machu-Picchu, bien sûr, commenta Amaru, les yeux brillants.

- Naturellement, acquiesça Stella. C'est là que les Femmes avaient entreposé la Mémoire du monde.

- Un dolmen, fit Tefatu avec une légère moue. Cela ne me paraît pas suffisant.

- C'est que tu n'as jamais vu ceux d'Antequera, rectifia Stella avec douceur. Il y a trois dolmens, là-bas. La table du plus grand a près de trente mètres de long, six de large et trois d'épaisseur ! Cela te suffit ? En plus des parois latérales sa masse colossale est soutenue, en-dessous, exactement aux points voulus, par des piliers de pierre.

- Nous connaissons si peu le monde où nous vivons, s'émerveilla le Péruvien. Tous ces lieux qui se parlent, qui nous parlent depuis des millénaires et que nous croyons muets ! Que cherchent-ils à nous dire ? Je me le demande.

- Oh, quant à cela, c'est facile de le deviner, répondit Stella. Ils font partie d'un vaste plan de sauvegarde de la mémoire humaine. Vous savez, comme pour les camps de concentration, la peur de l'oubli par les générations qui ne les ont pas connus directement, le devoir de mémoire, l'envie de hurler au monde de maintenant et de demain : *Plus jamais ça* ! Les hommes ont connu

le pire, il y a quinze ou vingt mille ans. Quelque chose comme un Hiroshima quasi-planétaire, dont on trouve la trace dans tous les mythes, depuis les légendes nordiques, Odin, Thulé et le Crépuscule des dieux, jusqu'à l'Apocalypse de Jean, qui n'est pas qu'une simple prophétie, mais aussi un rappel et une mise en garde... En passant par les lamentations sumériennes et les fameux vimanas des récits védiques de l'Inde.

- Les vimanas ? questionna Amaru, intrigué.

- On les trouve dans la meilleure description poétique qui soit d'un cataclysme nucléaire, écrite il y a des siècles. Voyons... « Cukra, volant à bord d'un vimana à haute puissance, lança sur la triple cité un projectile unique chargé de la puissance de l'univers. Une fumée incandescente semblable à dix mille soleils s'éleva dans sa splendeur. »

- En effet, sourit le Péruvien. C'est assez convaincant !

- Et ce passage-là, à propos des effets de ce cataclysme mystérieux sur l'homme : « C'est une arme inconnue, une foudre de métal, colossale messagère de la mort, qui réduisit en cendres tous les hommes. Les cadavres brûlés n'étaient même pas identifiables. Les cheveux et les ongles se détachaient. Les poteries se brisaient sans cause apparente, les oiseaux devenaient blancs. Au bout de peu de temps tout aliment était devenu malsain. » Et encore : « des explosions pareilles à des soleils (ont desséché) la terre sur de vastes espaces. »

- Tout cela donne le frisson, commenta Amaru.

- Il n'y a pas que ça, poursuivit Stella. Tu as aussi les innombrables créations refaites et défaites par les dieux, irrités de la sottise cruaute des hommes, les déluges de feu ou les flèches incandescentes des mythes, qu'ils soient bibliques ou équatoriens. Tout y est. Tout a été écrit, dicté, pour éviter à l'homme de demain de retomber dans la même ornière, celle du prétendu Progrès scientifique qui, loin d'assurer le bonheur des foules, ne fait que rendre le monde plus violent, compétitif jusqu'à la barbarie. Bah ! Rien n'y fait. Assoiffé de pouvoir, l'homme entraîne la Terre à l'abîme, persuadé comme les Aztèques et les Vikings que le mieux qu'il puisse espérer pour accéder au Valhalla est de périr en guerrier, les armes à la main. Inlassablement, Orphée touche le fond du malheur pour avoir perdu de vue sa part féminine ; inlassablement il réclame aux dieux une nouvelle chance, puis la perd. Un jour viendra où il n'y aura plus de nouvelle chance. Où l'homme devra faire le choix définitif du Bien ou du Mal, de l'union ou de la discorde, de la haine ou de la tolérance...

- Aussi les Anciens nous crient-ils vaillamment casse-cou dès qu'ils le peuvent, abrégéa Tefatu. C'est beau de voir à quel point ta jeunesse te donne de conviction. Science sans conscience... air connu, bien inutilement rabâché ! Descendons. Je veux voir ces pierres de plus près.

...Une fois à un mètre de l'imposante muraille, le Polynésien se sentit fort petit. *Va-t-en, chétif insecte, excrément de la terre !* En lui, déjà, commençaient à s'agiter de confuses douleurs qui ne devaient pas grand-chose au *soroche*, le mal des hauteurs ; elles n'auguraient rien de bon.

Stella et Amaru, eux, qui étaient en train de le rejoindre, riaient aux éclats. Il enviait cette insouciance.

« Ils sont faits pour s'entendre, soupira-t-il intérieurement. Il y a chez Stella quelque chose d'assez mystico-primitif, même si elle n'en a pas conscience. Tout ce qu'elle radote est comme plaqué sur elle, elle ne le ressent pas en profondeur. Moi, quand on me parle de la misère humaine, je me sens misérable. Elle, elle la brandit comme un calicot dans une manif, mais elle n'en souffre pas dans sa chair. C'est toute la différence... Je me demande même si elle sait aimer. Elle paraît l'avoir bien vite oublié, son mari assassiné ! »

Il se laissa tomber dans l'herbe, assis en tailleur, le dos aux pierres antédiluviennes, les yeux clos.

- Viens, s'impacienta Stella. Amaru va nous montrer la plus grande pierre !
- Allez-y sans moi, répondit Tefatu d'une voix lointaine. Je vous attends ici.

Les deux autres ne se le firent pas dire deux fois.

- Je suis prêt, murmura le Polynésien, resté seul.

Et l'Enfer se déchaîna dans sa poitrine.

## Chapitre 53

Train Cuzco - Machu-Picchu, 12 septembre

« C'est trop, se disait Tefatu, qui se sentait ce jour-là misérable et souffrant. Je comprends maintenant le mythe d'Atlas, ce géant qui portait le monde sur ses épaules. C'est ce qu'Elle a fait, là-bas, et si longtemps ! Stella avait raison. Le Pérou a reçu l'aide d'une Adama. C'est incroyable... Toucher ce genre de réalité du doigt... Seulement je ne suis pas un géant, moi, loin de là, alors revivre leurs souffrances, c'est plus que je ne pouvais en supporter... Or il a bien fallu... »

La veille, en effet, il avait reçu du passé tous les chocs, toutes les peurs, toutes les angoisses que ce lieu d'effroi gardait encore dans ses entrailles. Quand les autres l'avaient rejoint, excités par leur trouvaille, il avait eu du mal à s'y intéresser.

- Il y a des galeries, là-dessous, n'est-ce pas ? avait-il demandé à Amaru.

Celui-ci avait acquiescé, surpris de cette question hors sujet.

- C'était donc là qu'ils étaient tous, avait murmuré le Polynésien.

Il n'avait pas cherché à leur faire partager cette atroce expérience, pas plus qu'il n'avait tenté d'expliquer à Stella son rôle dans la découverte du corps mutilé de Luisa. « Certains fardeaux ne sont faits que pour certaines épaules, mon chéri, disait jadis Herenui, la mère de Tefatu, à son fils. Je ne peux pas tout partager avec toi. Ce serait injuste et irresponsable de ma part, comprends-tu ? »

Stella et Amaru, excités comme des tiques, ne voulaient d'ailleurs rien savoir en dehors de leurs propres découvertes. Tout en bas d'une pierre qui faisait toute la hauteur du mur, en dégaugeant un peu la terre autour, en « déchaussant sa gencive », avait dit Stella en riant, ils avaient mis au jour un minuscule pétroglyphe. A peine plus grand qu'un ongle, avait précisé Amaru en levant son pouce.

- Il est là depuis longtemps, tu sais ! s'était-il exclamé, triomphant. Ca se voit. Et puis il est remarquablement dessiné, un peu comme l'araignée de Nazca, tu vois ?

Tefatu voyait vaguement, d'autant plus vaguement qu'une migraine sévère lui enserrait les tempes comme dans un étau.

- « Il » ! s'était écriée à son tour Stella. Tu devrais dire plutôt « elle », non ? Alors ? avait-elle ajouté en se tournant vers le Polynésien. Tu ne nous demandes pas ce que c'était, ce dessin ? Ce qu'il représentait ?

- Si, je vous le demande, avait-il assuré d'un ton las.

- Une abeille ! avait lancé Amaru, qui semblait décidément héberger un cent de puces - ça promettait pour la nuit à venir. Une adorable petite abeille !

- Dont le dard indiquait quelle direction ? avait raillé Tefatu. Sud-sud-est ?

- Tu n'y es pas du tout, avait riposté Stella. Nord-nord-ouest !

- Machu-Picchu ! conclut le Péruvien. Du moins c'est ce que dit Stella. C'est sa théorie.

*Hélas, il ne manquait plus que ça ! s'était dit le Maori à part lui. Machu-Picchu ! Tout ça pour ça ! Mais bon sang, mais c'est bien sûr ! Le nez au milieu de la figure ! Le seul site que n'importe quel foutu gogo aurait pu désigner les yeux fermés dans n'importe quelle course au trésor de n'importe quel foutu jeu télévisé !* Etait-ce bien la peine de se donner tout ce mal pour cacher un message par-ci, une énigme par-là ? Autant mettre de suite un bon vieux panneau : Machu-Picchu, impasse de la Vallée sacrée, Province de Cuzco ! Il en était presque déçu. Ainsi, tout allait se terminer aussi platement que cela ? Etait-il possible que la Très-Sage l'ait dérangé pour quelque chose d'aussi évident ? Que des générations d'Initiés aient pu chercher durant des siècles des objets dissimulés dans le site qui, au monde, s'y prêtait sans doute le plus ? Absurde, oui. Tout simplement absurde.

Oh, bien sûr, Machu-Picchu, pour un objet de la taille des Figures de Cristal, qui tenaient chacune dans une main d'homme, c'était grand. Mais ce genre d'objet chargé de spiritualité *parlait* de loin à ceux qui, parmi les humains, savaient se maintenir au degré d'ascèse voulu et qui, surtout, possédaient ce don de clairvoyance passive qui faisait de Tefatu un véritable récepteur d'ondes supra-naturelles. On ne pouvait pas dire de ce don qu'il fût bien fréquent, d'autant qu'il fallait le cultiver en menant un certain genre de vie ; mais on ne pouvait pas dire non plus qu'il fût exceptionnel, au point que seul Tefatu, en cinq cents ans, ait été estimé capable de localiser un, voire deux « Cristaux » dans un site aussi nettement circonscrit que Machu-Picchu !

Cette déception, son mal de tête, une vague nausée et un manque total d'appétit, tout ceci avait contribué à le mettre de mauvaise humeur - car là, oui, on pouvait le dire, dans ce train bleu turquoise à bande jaune qui l'emmenait benoîtement vers la « ville sacrée des Incas », il était en effet de très mauvaise humeur.

*Mauvaise humeur, mauvaise humeur, scandèrent les roues du train.*

Mais il n'y avait pas que cela. Pas que cela, oh non !

*Pas que cela, pas que cela...*

Pas que cela, se disait-il en gardant obstinément les yeux fixés sur la vallée du fleuve Urubamba, comme s'il eût voyagé seul... L'Urubamba, le Rimac, la rivière Boine, la Sarasvati, le Gange actuel... Guirlande bruissante d'eaux sacrées, dont les vrais mystères étaient si peu connus des hommes ! Celui-là, le Péruvien, était à la fois grave et turbulent. Surtout, ne pas le quitter du regard... Il était vital pour Tefatu de ne pas croiser celui de Stella qu'il sentait posé sur lui, perplexe, incertain.

« Elle se demande pourquoi tout ceci n'a plus l'air de m'intéresser, devinait le Polynésien, au supplice. Elle doit me trouver lourd... Grognon, et lourd ! »

*Grognon et lourd, grognon et lourd, approuvèrent les roues du train bleu.*

... La veille au soir (au cœur de la nuit, plutôt), incapable de dormir dans l'atmosphère confinée de la chambre qu'il partageait avec Amaru, il avait commencé à entrebâiller la porte

pour quitter la pièce lorsque, du seuil, il avait vu, à l'autre bout du couloir, Stella quitter sa chambre et se diriger vers l'étroit réduit qui tenait lieu de salle de bains. Elle lui tournait le dos. Entièrement nue, à l'exception d'une petite culotte de dentelle claire...

L'image de ce jeune corps délié, si souple et si gracieux dans son déhanchement, avait poursuivi Tefatu pendant le restant de la nuit, ou quasiment. Ce soir, se disait-il mélancoliquement, les yeux braqués sur les damiers de champs bruns et verts qui, entre deux parois escarpées, cernaient le lit du fleuve, cela allait être la même chanson. Amaru avait proposé une virée nocturne secrète à Machu-Picchu, avec la complicité de deux amis à lui. Dormir là-haut, près d'elle ! Il allait lui falloir mesurer son courage à l'aune d'une éprouvante proximité et, avec ce souvenir obsédant en tête, faire comme s'il ne ressentait pour elle ni amour, ni désir, alors qu'il débordait de désir et d'amour, à en crever ; feindre de s'intéresser à une enquête qui ne l'intéressait plus, parce qu'ayant perdu tout le bénéfice de ses années d'ascèse en une nuit il ne serait sûrement plus digne de mener cette quête à terme ; et pour finir, après un lamentable échec, repartir vers son ponton, son lagon, son île, avec au cœur un poison qui, sans aucun doute, le priverait à jamais de leur trouver le charme d'autrefois.

*D'autrefois, d'autrefois*, martelèrent les roues du train.

Dans un pareil contexte, que lui importaient les histoires d'abeilles dont Stella les avait abreuvés la veille, à leur retour de Saqsayhuaman ? Amaru, lui, buvait ses paroles, ravi d'en apprendre un peu plus sur le rôle miraculeux de sa chère patrie aux temps anciens, et peut-être pas indifférent, non plus, au charme blond et juvénile de son invitée. Avec quelle tristesse le Péruvien les avait-il lâchés, tout à l'heure, à la gare San Pedro, non loin de chez lui, sur le quai où attendait le train pour Machu-Picchu ! Il n'était pas sûr du tout de les revoir. Tefatu, lui, n'était pas sûr non plus que Stella eût bien fait de mêler le malheureux autochtone à une histoire dont on ne pouvait *assurément pas* lui raconter le dénouement. Il est de ces secrets qu'on ne saurait divulguer au commun des mortels.

- Merci, Stella, avait déclaré Amaru avec ferveur, en serrant les mains de Stella dans les siennes avant de s'en retourner, tristounet, vers son appartement déserté. Merci. Grâce à toi, je peux être fier de mon peuple et de son passé sans que cela soit dû à des guerres de conquête ou à des sacrifices humains !

« Eh bien voilà, s'était dit le Polynésien sarcastique. Il y avait déjà Paul Rivet, l'Institut Français des Etudes andines, plus cet écrivain péruvien qui a vécu en France et dont le nom m'échappe, maintenant il y aura des histoires de ruches à la française dont on va pouvoir faire son miel ! »

Car la veille ils l'avaient abondamment commentée, « l'adorable petite abeille » gravée au bas de la pierre de Saqsayhuaman. Comme Tefatu ne comprenait pas toutes leurs allusions archéologiques, Amaru s'était empressé d'aller chercher des livres illustrés de photos pour que les choses se présentent plus clairement, plus concrètement à lui. Mais à vrai dire le Polynésien ne s'était réellement intéressé à la discussion que lorsque Stella avait commencé à le déshabiller, après avoir opéré un rapprochement inouï entre... Ah, mieux valait reprendre les choses au début.

- Machu-Picchu, c'était la Ruche, avait dit Stella. Une des deux ruches existantes, du moins. Mais elle n'a été élue comme telle que pour remplacer la première cité de Tiwanaku, noyée dans son lac. L'autre Ruche était en Anatolie, sur le site actuel d'Hattushas. D'ailleurs, que de ressemblances entre Tiwanaku, Machu-Picchu et Hattusha ! Ne serait-ce que le choix du site, ou la façon de sculpter la pierre au minimum, en lui conservant une partie de sa forme naturelle... Et puis n'est-ce pas en Cappadoce que l'on trouve des maisons-ruches, des falaises-alvéoles, des...

- Pourquoi une ruche, précisément ? l'interrompt Tefatu, négligeant l'allusion saugrenue à l'Anatolie. (Lui seul posait des questions, car Amaru avait déjà été abreuvé de commentaires au

pied de la pierre, dans la demi-heure qui avait suivi leur trouvaille.)

- Ce n'est pas bien difficile à comprendre. Une Reine aux pouvoirs colossaux autour de laquelle s'affairent, zélées, laborieuses, infatigables, les cirières, les nourrices et les butineuses, en une ronde savante et bien réglée à laquelle participent, à peine et de loin, quelques fauxbourdons. La « République maternelle » de Swammerdam.

- Tu ne serais pas un peu féministe ? avait raillé Tefatu.

- C'est surtout que la ruche est la meilleure illustration d'un système communautaire extrêmement soudé, avait-elle poursuivi sans se laisser démonter. Une belle illustration du système de clans solidaires, sans véritables chefs, qui a été à l'œuvre en Amérique latine jusqu'à l'intrusion des Aztèques, des Incas et des Espagnols.

Là, Amaru était intervenu.

- Stella a parfaitement raison. Ici, au Pérou, jadis, il n'y avait que des collectivités sans pouvoir militaire. Quand il fallait se battre contre le voisin, eh bien on engageait des spécialistes, en quelque sorte, des chefs de guerre qu'on appelait « Sinchis ». Une fois la guerre finie, pas question que le Sinchi victorieux abuse de sa force : on le renvoyait avec le salaire qu'il avait mérité, et *basta*.

- Il n'y avait pas de Reines, alors, dans vos ruches ? avait ironisé Tefatu.

- Au contraire ! s'était exclamé Stella. Il n'y a que ça. Tous les anciens cultes primitifs font référence à une déesse-mère. Beaucoup de sociétés antiques accordent du pouvoir aux femmes. Et certaines civilisations, comme celle de Minos, en Crète, qui dépendait directement de la Ruche du Grand Hatti, en Anatolie, ont poussé très loin leur identification à la ruche et aux abeilles : garçons et filles portaient toute leur enfance un corset de métal pour obtenir à l'âge adulte la « taille de guêpe » qui était le critère esthétique dominant. On a retrouvé aussi là-bas de ravissants bijoux en or représentant leurs modèles naturels de finesse, les abeilles.

- Le Pérou n'était pas en reste, avait renchéri Amaru. Garcilaso de la Vega, un chroniqueur, prétend que le régime matriarcal prévalait sur toute notre côte pacifique, ce qui inclut l'Equateur, naturellement, qui faisait partie de l'empire inca. Pizarro lui-même raconte qu'en débarquant à Tumbès il est tombé sur une princesse qui visiblement avait grande habitude d'être obéie. D'ailleurs, l'une des grandes activités artisanales de la côte a toujours été le tissage, qui comme chacun sait est l'apanage des femmes.

C'est alors que Stella, un peu pâle, fort troublée, avait déclaré : « Les ruches ont des alvéoles... Des alvéoles, comme les falaises de Cappadoce... Et puis les grains de maïs, les fleurs... Mais oui, tout se tient... Et toi, toi ! avait-elle dit en pointant l'index vers Tefatu, toi, tu en as le symbole sur la poitrine ! »

Et, sans attendre qu'on l'y autorise, elle avait commencé à déboutonner la chemise du Polynésien - le contact de ses ongles sur sa chair nue avait pétrifié Tefatu - puis, se tournant vers Amaru, elle lui avait montré le petit tatouage, entre les deux puissants pectoraux dénudés. « Tarawasi ! » avait-elle lancé, emphatique. Le Péruvien s'était penché pour voir, avait blêmi à son tour, sidéré : « Mais oui ! C'est Tarawasi ! Rimactambo ! »

- Vous pourriez peut-être m'expliquer... ? avait grondé le Maori, en écartant les mains de Stella et en reboutonnant sa chemise. C'est quoi, votre Tarawasi ?

Amaru avait feuilleté prestement l'un des livres qui couvraient la table de la cuisine ; puis, désignant une photo en particulier, il l'avait mise sous le nez de Tefatu : « Tarawasi ! » - à croire qu'ils ne savaient plus dire que ce mot-là. Mais quand Tefatu avait pu à son tour contempler leur Tarawasi, il avait perdu contenance. Stella avait vu juste, une fois de plus. Et la

même fleur revenait aussi, en plus grand, à certains endroits de la muraille de Saqsayhuaman. Mais comment cela était-il possible ? Il crut, un bref instant, qu'il était en train de devenir fou.

Tarawasi, apprit-il peu après, était un lieu dit relativement proche de Cuzco, situé sur la route d'Abancay, donc vers l'ouest, juste avant Limatambo. On y trouvait des ruines déclarées incas, comme toutes les ruines péruviennes, puisque personne, c'est bien connu, n'a jamais tenu de truelle avant le bienheureux Pachacutec. Selon Amaru, les murs édifiés à Tarawasi passaient à juste titre pour les plus remarquables exemples de l'architecture pré-hispanique au Pérou. Car ce n'étaient pas seulement des murs, mais de la poésie faite pierre. Les blocs polygonaux dessinaient des motifs en forme de fleurs, ou de cœur, même, comme si un artiste virtuose s'était livré là, en secret, au plus étonnant morceau de bravoure maçonné qui soit. De nos jours, comme pour rappeler à l'Homme aveuglé par la matière leur antique symbolisme spirituel, les pierres de Tarawasi, envahies par une sorte de lichen orangé, paraissaient toute l'année ruisseler de miel.

Mais aux yeux de Tefatu, non, ce n'était pas ça, le plus étonnant. Le plus étonnant c'était que lui-même portât au creux du diaphragme le dessin tatoué de l'une de ces fleurs aux six pétales polygonaux groupés autour d'un cœur de forme identique. La ressemblance était incontestable. *C'était* l'une des fleurs de pierre de Tarawasi. Il en était resté bouche bée.

Il se souvenait encore du jour où sa mère l'avait emmené chez le tatoueur, pour y ajouter, l'année de ses dix-huit ans, ce motif que tout le monde, là-bas, en Polynésie, à commencer par le tatoueur lui-même, avait toujours trouvé saugrenu. Était-ce en prévision de cette soirée cuzquénienne ? Il en avait le vertige.

- Mais ce ne sont pas que des fleurs, expliquait Stella à Amaru. Regarde bien. Ce sont aussi des grains de maïs rassemblés en épis, ou des alvéoles, des alvéoles de ruche, tu vois ? Comme pour les murs d'Hattusha et les remparts d'Apamée-Zeugma, sur les rives de l'Euphrate... désormais noyés, eux, sous les eaux d'un barrage turc. Des murs-fleurs, des murs-épis, des murs-alvéoles. Ou les sept Pléiades visibles dans le ciel, six d'entre elles entourant la septième. De la terre au ciel, l'échelle du cosmos... Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas. Et puis dans tout ceci le même cri de tendresse et de victoire de l'esprit communautaire poussé à son paroxysme : *Soudés ensemble, pétales autour du cœur de la fleur, grains autour du cœur de l'épi, étoiles d'une même constellation, alvéoles pleines de miel autour de notre reine, nous serons invincibles ! Nous ne craignons plus les attaques du Sphinx à tête de mort !* On est en plein dans Homère : « la lance serrée contre la lance, le bouclier contre le bouclier »... La cohésion poussée à son paroxysme, mais pour la bonne cause, dans le cas des abeilles... Pas pour mettre en scène « l'étrange vacarme de la fureur des hommes » !

- Et comme l'abeille est dessinée façon Nazca, avait commenté le Péruvien, tu m'autoriseras à dire que le polygone peut représenter aussi la toile que tisse l'araignée. Un seul fil entre et sort, pour former le dessin, c'est ce qu'on dit de Nazca où il y a même des fuseaux de tisserand gravés dans le sol...

- Des fuseaux qui sont aussi des fils à plomb, précisa Stella. Car les tisseuses sont également des bâtisseuses.

- Un seul fil comme pour la toile, reprit le Péruvien, tout à son idée. Comme pour ces longs tissages des momies de Paracas qui mesurent parfois sept mètres de long sans qu'on y trouve un seul nœud ! Le même fil entre et sort et ainsi se tisse une phénoménale solution de continuité. Une solidarité. Un peu aussi comme cette étrange cordelière en laine, très longue, avec laquelle on ceignait le temple du Soleil, au cours de certaines cérémonies, ici, à Cuzco.

- En tous les cas, avait conclu Stella, ruche, fleurs, étoiles, araignée ou tissage, nous sommes de toute évidence chez les femmes !

- Et encore, tu oublies les terrasses en formes de poitrine féminine, à Pisaq ! Les seins de la

ñusta !

Stella et Amaru s'étaient regardés et avaient éclaté de rire. Mais pas Tefatu, pour qui la moindre allusion à un corps de femme était devenue un supplice.

La complicité née entre les deux autres se comprenait, et normalement Tefatu, si sociable, aurait dû s'y associer. Mais il ne se reconnaissait plus lui-même. En l'espace de quelques jours, il était devenu un autre homme. Il souffrait tant de se sentir diminué dans son intégrité physique et morale par un amour qui lui était tombé dessus à l'improviste qu'il ne parvenait plus à s'intéresser normalement au monde et aux gens qui l'entouraient. En temps ordinaire, quel plaisir n'eût-il pas pris à voyager dans ce Pérou millénaire, à y rencontrer des personnages aussi dignes d'être connus qu'Amaru, ou Luisa ! Alors que là, le jour précédent, Stella et Amaru avaient eu toutes les peines du monde à le décider à venir voir leur « trouvaille » - le pétroglyphe.

Pourtant, une fois accroupi au pied de l'énorme pierre, il avait vécu une étrange expérience. Comme il posait le doigt sur le gracieux dessin au tracé si sûr, il avait senti la forme palpiter doucement sous son index, de la même façon que s'il venait de capturer un véritable insecte. Cela avait duré un bref instant, au cours duquel il avait été envahi par la vision d'une jeune fille brune, de l'âge de Stella. Il faisait nuit, l'air glacé tombant des montagnes la faisait frissonner, mais elle ne perdait pas sa sûreté de geste pour autant. Gravait-elle vraiment la pierre, ou demandait-elle à celle-ci de s'infléchir selon sa propre volonté ?

Inquill. Elle s'appelait Inquill.

Elle avait peur, elle souffrait, mais elle était résolue.

Tefatu n'avait rien dit de cette vision-là non plus aux deux autres. Il avait juste demandé, plus tard, à Amaru, si Inquill était un prénom d'ici. Mais il savait qu'un jour ou l'autre il devrait en parler à sa compagne...

La nuit dernière, lorsqu'il avait aperçu la silhouette nue de Stella qui se faufilait jusqu'à la salle de bains, il avait, dans son désir de s'approcher doucement d'elle par derrière pour l'enlacer et lui saisir les seins, confondu plus ou moins les deux femmes, la blonde et la brune, et peut-être même la troisième, les seins de la ñusta...

*Les seins de la ñusta, les seins de la ñusta...* chuchota le train.

Vaincu par la fatigue, Tefatu s'était endormi.

*(à suivre)*